

Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit. Elle mit un pied sur la première marche et s'arrêta brusquement. Le ciel était gris, presque noir, couvert de nuages. Elle aurait juré que le soleil brillait quelques instants plus tôt.

« Eh bien, mon voyage commence plutôt mal. » se dit la jeune fille.

Morose, elle se hissa à bord du train, essayant de ne plus y penser. Petit à petit, elle s'endormit, bercée par le léger cliquetis de la pluie sur la vitre. Malheureusement, elle ne jouirait pas d'un sommeil paisible.

Elle se réveilla soudainement quelques heures plus tard, alertée par une main sur son épaule.

« Mademoiselle, il faut descendre ! C'est le terminus ! » lui annonça le conducteur. Elle étira ses bras endoloris et se leva tant bien que mal. Elle saisit son maigre bagage, puis descendit sur le quai. Elle était maintenant à Paris. La ville lui semblait si grande et moderne, mais surtout si loin de Londres.

Elle avançait dans la gare, quand elle vit un homme brandissant un écriteau à son nom.

« Mlle Monroe ? » appela-t-il.

« C'est moi. J'imagine que ma tante vous envoie ? »

« En effet. Je suis Edgar, son cocher. Si vous voulez bien me suivre, j'ai l'ordre de vous conduire à sa résidence. »

Elle monta donc dans la calèche. Ils se mirent de nouveau en route. Ils s'arrêtèrent devant un grand hôtel particulier légèrement délabré, un peu isolé, non loin du Marais.

« Nous sommes arrivés Mademoiselle. » lui fit savoir Edgar. Il lui ouvrit la portière et prit soigneusement sa valise.

Ils entrèrent et Edgar fit signe à un jeune homme d'environ vingt ans (le même âge qu'elle) aux cheveux noirs en bataille et aux yeux d'un bleu perçant. « Mademoiselle Monroe, je vous présente Thomas Lenoir, c'est lui qui sera là pour tout vous expliquer. Thomas, voici Apolline Monroe, la nièce de Mme Laforêt. »

« Enchanté de faire votre connaissance, Mlle Monroe. »

« Oh je vous en prie, appelez-moi Apolline. »

« Dans ce cas, Apolline, veuillez me suivre jusqu'à votre chambre. Je vous expliquerais tout une fois installée. »

Elle hocha la tête et le suivit dans les escaliers. Thomas la mena vers une porte verte élégamment gravée à son nom au deuxième étage. À peine eut-il

franchi l'entrée qu'Apolline s'émerveillait déjà devant la beauté de la chambre. C'était une grande pièce aux murs blancs et turquoises avec des oiseaux magnifiquement peints sur le mur est. Le plafond était très haut et orné de moulures. Un beau lustre ancien avec des bougies offrait un éclairage doux et rassurant. Le mobilier dans l'ensemble était sommaire : un lit, une table de nuit en chêne, et une grande armoire.

Thomas sourit en voyant son air émerveillé.

« Votre tante m'a chargé de la décoration, j'espère que cela vous plaît. »
« C'est très beau, merci Thomas. » lui dit-elle, un léger sourire aux lèvres.

« Vous m'en voyez ravi. Eh bien, je vous laisse vous mettre à l'aise et vous pourrez me poser toutes vos questions plus tard. Le dîner est à huit heures précises. »

« Merci, j'y serais. »

Quelques heures plus tard, après s'être rafraîchie et vêtue pour la soirée, Apolline descendit, nerveuse à l'idée de rencontrer sa tante, qu'elle n'avait pas vue depuis qu'elle avait environ trois ans. La jeune femme se rappelait à peine d'elle.

« Enfin, te voilà ! J'espère que tu t'es bien reposée. » l'accueillit Clotilde Laforêt, une femme élancée proche de la quarantaine, aux yeux gris plein d'intelligence. Ses longs cheveux bruns (les mêmes que ceux de sa nièce) attachés en un élégant chignon.

« Bonsoir ma tante, j'espère que je ne vous ai pas trop fait patienter ? »
« Non, ne t'inquiètes pas, un peu d'attente aiguise l'appétit. Et puis, de toute façon, Thomas n'est pas encore rentré. »
« Thomas dîne avec vous ? »

« Ah, je vois que tu le connais déjà ! Et oui bien sûr, il fait pratiquement partie de la famille ! »

« Mme Laforêt ? Me voilà, désolé du retard ! » s'excusa Thomas, entrant à ces mots dans le salon.

« Mais enfin, cessez tous de vous excuser ! Nous sommes tous là, passons donc à table ! »

« Oh, Mlle Apolline, excusez-moi, je ne vous avais pas vue ! »
« Eh bien, si tu l'appelles par son prénom, je vois que vous avez déjà fait ample connaissance ! » sourit la demoiselle.

La jeune fille rougit à ces mots puis ils s'assirent tous les trois autour d'une élégante table en noyer, sa tante se chargeant de sonner Newt, le majordome.

Ce dernier accourut, chargé de plats fumants. Il y avait des entremets de légumes en entrée, et un magnifique faisan aux aïnelles et au romarin en guise de plat principal.

« Tout cela a l'air délicieux ma tante ; merci encore de bien vouloir m'héberger. »

« Enfin, c'est tout naturel, tu es ma nièce après tout. Mais, cela nous amène à la raison de ta venue. Si tu veux, nous pouvons attendre jusqu'à demain pour en discuter, mais il ne faut pas trop tarder. »

Apolline pâlit à ces mots. Elle aurait espéré éviter le sujet au moins un peu plus longtemps, mais il lui fallait être forte.

« Je...je pense qu'il serait mieux d'en discuter maintenant. » Clotilde lança un regard de pitié à sa nièce.

« Es-tu sûre ? Tu n'as pas l'air en forme. » Prise d'une soudaine panique, la jeune fille se leva brusquement et partit en courant dans sa chambre.

Thomas fit mine de la suivre mais Clotilde l'arrêta d'un geste ferme. « Elle a besoin d'être seule. Tu sais, elle n'avait pas une vie facile à Londres. Je pense que tu mérites une explication, mais tu dois me promettre de ne rien révéler à personne. »

« Comme tu le sais bien, la pauvreté fait rage dans les rues de Paris en ce moment. Et c'est encore pire en Angleterre. Apolline a la chance de venir d'une famille plutôt favorisée, mais elle a toujours été indignée par le sort des familles pauvres. Malheureusement, tout le monde ne s'en soucie pas autant qu'elle.

Elle avait l'habitude d'écrire des articles anonymes sur l'injustice de la société, et elle ne craignait pas de faire connaître ses opinions. Il y a quelques semaines, une des plus grosses banques de Londres a été dévalisée, et les coffres des associations de charité du quartier ont mystérieusement doublé de volume dans les jours suivants. J'ignore comment, mais l'enquête de police l'a menée jusqu'à elle. Ils ont mis un mandat de recherche à son nom. Par chance, elle a réussi à quitter le pays clandestinement. C'est là qu'elle m'a contacté afin que je l'héberge, et tu connais le reste. »

« J'ignorais que c'était si grave ! Êtes-vous sûre qu'elle soit en sécurité ici ? »
« Il serait très difficile de retrouver son chemin jusqu'ici, mais, bien sûr, il nous faut quand même être prudents. »

Le lendemain matin, Thomas se leva encore plus tôt que d'habitude pour travailler et décida d'attendre Apolline pour lui parler. Environ une heure plus tard, celle-ci descendit prendre son petit-déjeuner.

« Bonjour Thomas. dit-elle en le voyant. J'imagine que ma tante vous a tout raconté. Pensez de moi ce qu'il vous plaira, mais je vous en prie, ne dites rien à personne. »

« Bien au contraire, je trouve que ce que vous avez fait est incroyablement courageux, même si bien sûr je ne peux pas vraiment approuver les méthodes employées. Mais soyez tranquille, votre secret est à l'abri avec moi. »

Apolline lui adressa un sourire reconnaissant et partit manger son petit-déjeuner de son côté. Quelques heures plus tard, elle alla rejoindre sa tante dans le salon pour une partie d'échecs tout en prenant le thé.

« Apolline, sache que je suis désolée à propos d'hier, je n'aurais pas dû parler de Londres dès ton premier jour. J'ai fait un résumé de la situation à Thomas, mais sois tranquille, tu peux lui faire confiance. »
« Je sais, je lui ai parlé ce matin. Mais ne vous inquiétez pas, il est normal que vous vouliez en discuter. Après tout, je vous mets en danger en venant ici. »
« Tu es ma nièce. Peu m'importe de courir ce risque si c'est pour te protéger. »

Les jours s'écoulèrent paisiblement. Apolline continuait à écrire et Mme Laforêt et Thomas faisaient de leur mieux pour la distraire en lui faisant découvrir Paris. Malheureusement, cette tranquillité ne devait pas durer.

Un sombre soir de pluie, tous les habitants de la maison étaient coincés à l'intérieur, à cause de la violence de l'orage. Ce fut donc la surprise de tous quand ils entendirent que l'on toquait à la porte. Alarmée, Clotilde regarda discrètement par la fenêtre et retint un cri.

« Ma tante, que se passe-t-il ? Vous sentez-vous bien ? » s'alerta Apolline.
« Apolline, vite ! Il faut que tu te caches ! Il y a des gendarmes à la porte, et ils ont une photo de toi ! Prends tes affaires et cours te cacher ailleurs, vite ! »
« Je pars avec elle ! » dit Thomas.

Les larmes aux yeux, Clotilde acquiesça.

« Je vais les retenir le plus longtemps possible. Il y a de l'argent sur la commode du salon, prenez-le. Bonne chance mes enfants. »

Ils coururent à l'étage et se saisirent de leurs affaires à la va-vite, puis prirent la somme dans le salon. Ils s'enfuirent en courant par la porte de derrière, Apolline blanche comme un fantôme.

Pendant ce temps, Mme Laforêt était allée accueillir les policiers après s'être assurée que sa nièce et Thomas étaient provisoirement hors de danger.

« Bonjour messieurs, que me vaut votre visite ? »
« Mme Laforêt, veuillez pardonner cette intrusion, mais nous avons été informés que vous hébergiez une certaine Mlle Apolline Monroe, votre nièce si je ne me trompe ? » dit-il en lui montrant la photo que lui tendait son collègue.
« Je suis navrée, mais ma nièce n'est pas chez moi. Elle était en effet ici depuis quelques jours, mais elle est repartie vers Londres ce matin. »
« Madame, vous feriez bien de me dire la vérité. »

« Ce que je vous dis est vrai monsieur. Puis-je connaître la raison de votre venue ? »

« Elle est recherchée pour braquage de banque. Si vous savez quelque chose, je vous prie de nous le dire. »

« Je vous ai déjà dit tout ce que je savais. Comment osez-vous l'accuser d'un pareil crime ? Mlle Monroe est en route vers Londres en ce moment même. »
« J'espérais que vous coopèreriez, mais il semble que vous ne me laissiez pas

d'autre choix. Nous allons devoir faire usage de la force. Leblanc, je vous laisse vous en occuper. » déclara-t-il à l'autre gendarme.

« Je vous défends d'entrer chez moi ! Arrêtez ! Lâchez-moi ! »

Cachée dans le parc voisin, Apolline et Thomas entendirent des cris perçants. Reconnaisant la voix de sa tante, Apolline pâlit, et courut vers la maison. Thomas essaya de la retenir, mais elle était déjà partie. Affolé, il s'élança à sa poursuite.

Lorsque la jeune fille s'approcha du salon, elle fut immédiatement alarmée par les morceaux de verre brisé qui jonchaient le sol de marbre. Elle s'avança prudemment dans la maison, et se rendit compte rapidement que la maîtresse des lieux était absente. Apercevant des taches de sang par terre, elle cria. Effrayé, Thomas se précipita vers le salon. Il suivit le regard de la jeune femme et blêmit.

« Apolline, nous devons partir, il n'est pas prudent de rester ici. »
« Mais enfin, ne voyez-vous pas le sang par terre ? Il faut que nous trouvions ma tante ! »

« Elle a risqué sa vie pour nous faire gagner du temps ! Il faut que nous partions, maintenant. »

« Non. Je refuse de m'en aller sans m'être assurée de sa sécurité. Partez si vous le souhaitez, mais moi je reste ici. » lui rétorqua-t-elle en marchant vers les escaliers.

Thomas soupira et partit derrière elle. Ils montèrent les escaliers, jusqu'à la chambre principale. *Clotilde Laforêt* disait l'écriteau sur la porte. Elle était légèrement entrouverte. Il y régnait un silence lugubre. Apolline s'avança dans la pièce. Un hurlement de douleur retentit dans la maison. Épouvantée, elle se précipita hors de la chambre, manquant de renverser Thomas. Celui-ci jeta un regard dans la pièce, étonné, et sentit son sang se glacer. Au sol, gisait Clotilde. À première vue, elle semblait juste évanouie, mais son cou était tordu vers une direction anormale, à moitié caché par ses longs cheveux bruns.

On lui avait brisé la nuque.

Pris de frissons, le jeune homme détacha son regard du cadavre et se précipita derrière Apolline.

« Partons. » lui dit-elle sans le regarder.

« Vous avez raison, il est trop dangereux de rester ici. »

Il s'avança vers elle et la prit dans ses bras. Elle posa sa tête sur son épaule et il sentit des larmes couler chaudes sur son vêtement.

« Je suis désolée. Vous n'aviez pas à voir cela. Mais en effet, nous devons nous en aller au plus vite. »

« Prenez vos affaires et allez-y. Je vous rejoins tout de suite. »

« Soit. Mais faites vite, je vous en prie. »

Sur ces mots, il prit son sac et sortit. Quelques minutes plus tard, alors qu'il l'attendait dans le jardin, il entendit une détonation assourdissante. Pris d'un

très mauvais pressentiment, il s'élança vers la maison. Sur le pas de la porte, il trouva une enveloppe à son nom. Apercevant une balle de revolver par terre, il comprit sur l'instant. Anéanti, il ouvrit l'enveloppe et déplia la lettre :

Cher Thomas,

Tout est de ma faute. Si je n'étais pas venue, ma tante serait probablement encore de ce monde, et vous passeriez une journée ordinaire à la maison. Mille pardons. Ce que j'ai fait sera sûrement dur à accepter, mais je ne pouvais pas vivre ainsi, avec sa mort sur la conscience. Tu es libre maintenant. Sois heureux, et profite de ta vie, pour moi. Merci pour ton amitié.

Affectueusement, Apolline

FIN